

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Françoise BOCHATEY

La Femme Pauvre et la rêverie du feu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 34-37

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La Femme Pauvre et la rêverie du feu

*Que Dieu vous garde du feu, du couteau, de la littérature contemporaine et de la rancune des mauvais morts.*¹

*J'attends donc le Saint-Esprit qui est le feu de Dieu, et je n'ai vraiment pas autre chose à dire.*²

Du simple feu qui réchauffe les corps et dont Léon Bloy a cruellement manqué au feu de l'Esprit, en passant par le supplice et la mort par les flammes, se développe une rêverie monstrueuse dans laquelle l'auteur de *La Femme Pauvre* s'est jeté avec sensualité. Une rêverie éveillée, peuplée de mots et non de fantasmes à livrer au psychanalyste freudien.

Cette image primitive du feu s'est développée plus qu'aucune autre dans l'œuvre de Bloy, en particulier dans *La Femme Pauvre*.

Nous voulons parcourir ce roman poétique, guidée par les métamorphoses et les transformations du feu, nous laissant guider et transporter par le dynamisme de ce symbole inépuisable.

Ainsi, ces quelques notes ressembleront peut-être à une invitation à la lecture ou à la... relecture de ce roman.

Un feu qui couve...

Dès l'entrée de Clotilde, la femme pauvre au prénom radieux, le soleil et la lumière font leur apparition sur la scène du roman :

*Ce fut comme l'entrée d'avril dans la cale d'un ponton.*³

¹ Léon Bloy, *La Femme Pauvre*, Mercure de France, Paris, 1972, p. 24.

² Léon Bloy, Lettre à Ph. Raoux, du 11 novembre 1915.

³ *La Femme Pauvre*, p. 45.

Ce soleil d'avril, si pâle soit-il, contraste fortement avec la noirceur de la sinistre maison des Chapuis.⁴

Pendant toute la première partie du roman, le feu va couvrir. Il jaillira même sporadiquement :

*On sentait si bien qu'un peu de bonheur l'aurait rendue ravissante et qu'à défaut de joie terrestre l'humble créature aurait pu s'embraser ainsi que la torche amoureuse de l'Évangile, en voyant passer le Christ aux pieds nus.*⁵

Ce n'est cependant qu'évocation fugitive. Ce feu disparaît, éteint par la douleur, par la misère, si noire dans ce premier volet du diptyque, intitulé *L'Épave des ténèbres*. Le feu, synonyme de joie et de bonheur, symbole de l'Esprit, se fait sentir comme le grand Absent.

A la fin de cette partie, pourtant, le feu trop longtemps contenu éclate, non dans la réalité évoquée par le roman, mais dans un rêve de Clotilde. Dans ces quelques pages où l'on respire un air de fin des temps, il reste insaisissable, d'abord présent dans la flamme d'une bougie qui se transforme soudain en une « Croix de Feu », celle de l'Apocalypse. Puis le feu de la foudre et de l'éclair déchirent le ciel du rêve de Clotilde :

Une impénétrable forêt a jailli du sol, une de ces forêts du tropique où la foudre allume des incendies. En voilà un précisément qui éclate. (...)

O Jésus en agonie ? n'est-ce pas Léopold qu'elle aperçoit au centre de la fournaise ?(...)

Le voilà qui lutte contre les cascades de feu. (...)

*Mais sa chevelure s'est enflammée, il se croise les bras et brûle, impassible comme un flambeau.*⁶

Le rêve prémonitoire de Clotilde s'achève. Le feu qui a enflammé les rideaux est étouffé, alors qu'une voix s'élève et dit : « Quand vous serez dans les flammes ».

⁴ La mère de Clotilde, Madame Maréchal, fut « transformée en femme Chapuis, désignée même quelquefois sous le nom plus euphorique de mère Isidore ». *Op. cit.*, p. 45.

⁵ *La Femme Pauvre*, p. 47.

⁶ *La Femme Pauvre*, p. 238.

L'Epave de la lumière

La deuxième partie du roman, l'Epave de la lumière, accumule les images ignées, signes de joie mais aussi de mort.

La rencontre salvatrice de Léopold et de Clotilde s'inscrit dans les feux du quatorze Juillet, un étrange quatorze juillet :

Elle se mit à rêver d'une allégresse religieuse qui se serait tout à coup précipitée en torrents sur la Ville immense. Ces pavois, ces fleurs, ces feuillages, ces arcs de triomphe, ces cataractes de feu qui s'allumeraient au crépuscule, tout cela, c'était pour Marie.⁷

L'amour de ces deux « naufragés de la vie » ne peut s'exprimer qu'en images ruisselantes d'or, en orgie de lumière :

L'amoureux pensa que tout l'azur et tout l'or du ciel croulaient sur lui et autour de lui. Le sable du jardin lui parut une jonchée de diamants aux feux tabifiques dont il fut criblé. Une seconde, les fracas puissants de la volupté et de la compassion qui déchire, de la tendresse infinie, tordues en un seul carreau, le foudroyèrent.⁸

Le roman continue, au rythme du travail de Léopold, l'enluminure, jusqu'au jour où ce dernier perd la vue. C'est alors l'entrée dans les ténèbres de la misère que même le soleil rutilant des Indes ne parviendrait pas à éclairer. L'impasse semble totale, mais dans ce roman de « la lutte entre la Lumière et l'Ombre »⁹, le feu n'a pas encore dit son dernier mot. Il fait une apparition grandiose dans le dernier chapitre. Parcourons ces pages où brûle un feu intense, à la fois agent de destruction et principe de vie mystique, messenger de malheur et de joie...

Au début de cette dernière partie, Bloy cite un long passage en latin (langue sacrée) des Révélations de sainte Brigitte. Une femme y voit, au fond de

⁷ *Idem*, p. 263.

⁸ *Idem*, p. 264.

⁹ Paul Claudel, Œuvre poétique, Pléiade, p. 369.

l'abîme, brûler une âme. Ce feu de la punition éternelle, Bloy le transforme en feu de théophanie, en feu de sainteté :

Alors l'incendie se déclare, l'incendie des holocaustes spirituels. (...) Cela commence par des étincelles volantes et rapides qui la font pâlir (...).

Il faut qu'elle brûle, il faut qu'elle soit consumée. Elle se voit dans une cathédrale de feu. C'est la maison qu'elle a demandée, c'est la volupté que Dieu lui donne.

Longtemps les flammes grondent et coulent autour d'elle, dévorant ce qui l'environne, avec des ondulations et des bonds de grands reptiles. Quelques fois elles se dressent, rugissantes, sous une arche et déferlent à ses pieds, se bornant à darder leurs langues en fureur sur son visage, sur ses yeux, sur son sein qui fond comme de la cire.¹⁰

Au même instant, à la même heure, Léopold, l'époux de Clotilde, est dévoré par les flammes qui ont envahi l'Opéra Comique. L'homme qui n'avait pas de nom perd jusqu'à son corps qui ne sera jamais retrouvé sous les décombres :

Quelqu'un prétendit l'a voir aperçu, la dernière fois, au centre d'un tourbillon brûlant, immobile et les bras croisés.¹¹

Cette mort dans le feu fait éclater le temps et l'histoire est portée tout à coup à son achèvement. Certes l'on voit encore la femme pauvre, sans enfant, sans logis, sans époux, s'agenouiller dans des églises. Ses derniers mots, pleins de douceur et de paix évoquent une fois encore la lumière intérieure, alors même qu'elle dit : « Il n'y a qu'une tristesse, de n'être pas des saints. »

Françoise Bochaty

¹⁰ *La Femme Pauvre*, p. 328.

¹¹ *Idem*, p. 390.